

l'hospitalité de pauvres villageois dont un lui servit de guide pour franchir le col de la Coche, passage entre la Savoie et la vallée de l'Isère.

C'est dans ces montagnes que trois des compagnons de Didier, proscrits comme lui, Dussert, Durif et Cousseaux, vinrent le rejoindre.

La première entrevue de ces hommes fut douloureuse ; le malheur rend injuste : Dussert et Durif reprochèrent à Didier de les avoir entraînés dans une affaire dont l'issue avait été si fatale ; Cousseaux exhalait, en maugréant, sa colère et ses imprécations.

Ils étaient tous quatre réunis dans une cabane de l'un de ces pauvres villages perdus sur les hauteurs des Alpes, le Rivier-d'Allemont, à peu de distance du col de la Coche. Cousseaux, Dussert et Durif étaient assis au coin d'une table ; malgré ses soixante ans, malgré la blessure que lui avait faite à la jambe la chute de son cheval tué sous lui, Didier se promenait à grands pas dans la cabane.

—« Vous nous avez trompés, disait Cousseaux à Didier, vous nous avez trompés : Marie-Louise n'était pas à Eybens comme vous me l'aviez fait accroire ; personne dans la ville n'a répondu au nom de l'Empereur... Vous nous avez trompés. »

Didier, qu'une étrange préoccupation paraissait obséder, et qui, depuis la rencontre qu'il avait faite de ses compagnons d'infortune, subissait à chaque minute le supplice de leurs récriminations et de leurs plaintes amères, Didier se redressa tout à coup, et, se tournant vers Cousseaux : « Je vous ai
« trompés, dites-vous ; mais la haine implacable que je porte
« aux Bourbons, celle que vous leur portez aussi, vous qu'ils
« ont chassé, vous qu'ils ont dégradé, vous à qui ils ont arra-
« ché le pain de votre famille ; cette haine est-elle donc un
« rêve, une illusion?... Je vous ai trompés ! et quand bien
« même Napoléon n'eût pas été le nom de la victoire, la cause